

## L'EQUIPAGE

- 1 La cantine toute neuve, avec ses courroies bien serrées et le nom fraîchement peint.  
**ASPIRANT JEAN HERBILLON** encombra le véhicule. Le signe du départ marquait la maison.
- Le père, qui tordait sa chaîne de montre, regarda l'heure et d'une voix trop ferme :
- 5 - « Il faut descendre, Jean », dit-il .  
- « Alors décidément, tu veux partir seul? » Demanda la mère. « En grand garçon? »  
Le jeune homme baissa la tête pour ne point voir le difficile sourire.  
- « Oui, maman, dit-il. J'aurai plus de courage . Vous aussi. Et puis, n'oubliez pas que Georges m'accompagne ».
- 10 Ils ne dirent plus rien. Les bruits de l'avenue rendaient plus sensible le silence qu'ils se trouvaient impuissants à rompre. Ils attendirent avec avidité que cet adieu prît fin, que la porte se refermât sur une séparation qui pourtant les déchirait, tellement était intolérable l'instant ou, désarmés, ils n'avaient ni la force d'avouer leur angoisse ni celle de feindre. Jean, surtout, comptait les secondes, ces dernières et lourdes secondes ou tout était faux
- 15 des sentiments exprimés et le stoïcisme de son père et la vaillance de sa mère, et sa gaieté à lui. Il n'y avait de véritable que la souffrance de ses parents, étale et torpide, et son impatience de les quitter pour ne plus la subir. Il savait que, le seuil franchi, sa tristesse tomberait comme un voile gênant, arraché par la course vers l'action, l'avenir...  
Une voix d'enfant retentit, note discordante et triomphale :
- 20 - « Jean, la voiture est là. J'ai eu du mal à la trouver, tu sais ».  
- « Je comptais sur toi », dit le jeune homme en souriant à son frère.  
Il pressa le départ. Devant les visages soudain tendus, sa gorge s'était nouée et il ne voulut point qu'on le vît faiblir.  
Il y eut quelques baisers maladroits, de fiévreuses et vaines paroles.
- 25 Les deux frères roulaient à travers des rues que la guerre et la nuit dépeuplaient. Une lueur bleuâtre filtrait des réverbères maquillés. Dans l'ombre de la voiture, le petit rivait son regard sur Jean et il ne savait trop ce qu'il admirait le plus en lui, du courage, des étoiles ailées au col ou du brillant fauve des cuirs. Jean, pour lui, était la guerre magnifique et telle qu'on la voit peinte dans les gravures.
- 30 Le jeune homme savourait pleinement cette adulation, car l'image qu'il se faisait de lui-même était presque aussi ingénue.

Il avait vingt ans . C'était son premier départ pour le front . Malgré les récits qu'il avait entendus au camp d'entraînement, malgré un sens assez aigu des réalités, sa jeunesse n'acceptait pas la guerre sans l'habiller d'une héroïque parure.

35 A la gare de l'Est, il affermit son képi, tira sa vareuse et dit à Georges:

- « Conduis le commissionnaire au train de Jonchery, puis attends-moi. »

40 Des soldats couvraient les quais. Les joies de la permission éclairaient encore leurs visages. Jean passait parmi les groupes avec un sentiment de fierté fraternelle. Il était enfin l'égal de ceux qui partaient. Il les aimait pour leurs souffrances, surtout pour le signe que la mort dépose sur les hommes qu'elle guette. Et ce soir, comme son être lui paraissait contenir la même essence précieuse, il reportait sur lui un peu de cet amour et de ce respect.

45 Par instants, sa pensée allait à la ville noyée d'ombre avec une dédaigneuse pitié. Elle n'abritait que des hommes qui ne pouvaient pas ou ne voulaient pas se battre. Lui marchait parmi les guerriers.

J KESSEL (1923)